

La route du Tour

Ne boudons pas notre plaisir de retrouver le Tour de France pour trois semaines de course. C'est la compétition sportive la plus suivie au monde : 10 à 12 millions de spectateurs sur les bords de la route, des étapes diffusées dans 190 pays, pour 100 chaînes dont 60 qui diffusent en direct. La nouveauté de cette année est que France Télévision diffuse l'intégralité des étapes en direct, alors que jusqu'à présent seules quelques étapes avaient ce privilège. Le Tour, c'est certes le cyclisme et les exploits de coureurs hors du commun, mais ce sont aussi des paysages et des terroirs sensationnels que les caméras filment et diffusent de part le monde. C'est l'image de la France diffusée dans le monde, tous les ans pendant trois semaines, et à ce titre beaucoup plus vendeur pour notre pays que les Jeux olympiques. Trois semaines où des Américains, des Australiens, des Asiatiques, des Européens, découvrent les paysages de France, apprennent l'existence de la ville de Séverac l'Église (la plus petite ville étape de cette année) et ancrent dans leur mémoire les noms mythiques du mont Ventoux, du Tourmalet, des Champs-Élysées. Les routes du Tour dessinent une géopolitique de la France qui associe terroirs, exploits sportifs, combats épiques, morts et accidents. On pourra rétorquer qu'il y a le dopage. Certes oui, comme dans tous les sports professionnels. Le dopage est au sport ce que la dette est aux politiques publiques : tout le monde s'en offusque, mais tout le monde en demande parce qu'on veut plus de spectacles et d'exploits. La question est de savoir pourquoi le Tour fut si attaqué pour le dopage et pourquoi d'autres sports, comme le football, sont épargnés par les attaques. Il y a là le rôle de la guerre économique, des passions politiques et des attaques de la désinformation. Le Tour, comme sport populaire, à l'instar de la corrida, des 24 Heures du Mans, de la course Monte-Carlo, ne répond pas à l'idéologie constructiviste socialisante, contrairement à ce qu'est devenu le football qui passe par-delà les nations et les cultures. C'est en 1998 que le Tour a commencé à être attaqué pour le dopage, au moment même où l'on célébrait la coupe du monde de foot et la France black-blanc-beur. Le sport n'est jamais neutre, il renvoie à des idéologies, des luttes politiques, des intérêts stratégiques.

Sport populaire, sport de tous

Le Tour est réellement un sport populaire, parce qu'il est capable de réunir toutes les générations et toutes les catégories sociales. Les vrais amateurs de cyclisme sont minoritaires parmi ceux qui se déplacent pour voir passer le peloton ou qui s'installent devant la télé. On regarde le Tour pour la beauté des paysages, vignes, monuments historiques, villes, pour les combats épiques qui s'y mêlent. Ainsi se construit une mémoire collective qui est capable d'unir les générations. Eddy Merckx, Raymond Poulidor, Jacques Anquetil pour les plus anciens, Richard Virenque, Laurent Jalabert, Chris Froome pour les plus jeunes. Le Tour marque les paysages. Comment voir le Ventoux sans penser à la mort de Tom Simpson (1967) et à la victoire de Richard Virenque après

200 km d'échappé (2002) ? Comment ne pas repenser au col de Menté où le maillot jaune Luis Ocaña tombe dans le ravin suite à un orage de grêle et doit abandonner le Tour, laissant la victoire finale à Merckx (1971) ? Le Tour marque les routes de France et colore les paysages, laissant dans les mémoires des souvenirs d'étape. C'est la France des départementales et des routes secondaires, capables néanmoins d'attirer des dizaines de nationalités et de faire de cette course l'une des compétitions sportives les plus suivies au monde.

Le Tour doit beaucoup à ses journalistes. Jean-Paul Ollivier, qui suivit le Tour de 1964 à 2014 et en commenta de nombreuses étapes, rappelant l'historique des confrontations. La voix se mêlait à la science pour redonner corps et consistances aux routes parcourues.

Antoine Blondin, dans *L'Équipe*, fut un commentateur passionné du Tour pendant 27 éditions. Son verbe et sa plume lui permirent de mythifier les étapes et de grandir les coureurs, transformant les courses en combats épiques. C'était là l'art de la littérature mis au service du journalisme quotidien : les grands textes à porter de tous.

Les 24 heures oubliées

L'autre grande compétition française sont les 24 heures du Mans. Elles sont quasiment oubliées des médias alors qu'elles rassemblent près de 300 000 spectateurs chaque année et qu'elles sont diffusées sur tous les continents. Avec le rallye de Monte-Carlo et les 500 miles d'Indianapolis, elles figurent parmi les courses mythiques du sport automobile. Véritable fête populaire jusque dans les années 1980, la course du Mans ne correspond plus aux standards normatifs de l'époque qui veut bannir la voiture, la graisse et la vitesse. On parlera plus de Paris Plage et des courses de rollers sur les quais de Seine. Cette manière d'occulter un événement sportif si important est aussi une façon de mettre de côté ce qui est vu comme trop populaire, alors même que les 24 heures du Mans réunissent toutes les catégories sociales, tous les Français, comme le Tour, comme la chasse, comme l'ensemble de ces sports qui s'ancrent et dans l'histoire et dans les paysages.

Les 24 Heures ont leurs films et leur BD. Comment ne pas les regarder sans penser à Michel Vaillant et aux exploits qu'il accomplit sur cette piste ? Avec la BD, ici aussi l'art se rend accessible à tous et ne se limite pas aux initiés.

L'art taurin

La corrida est un art qui suscite les tollés de ceux qui ne le comprennent pas. Un art qui ancre ce sport dans une zone géographique précise et qui en fait la structure culturelle d'une région. Le long de la Méditerranée, la culture taurine a donné des activités différentes.

En Provence, ce sont les courses camarguaises, où les raseteurs tentent de couper les cocardes attachées aux cornes du taureau. Près de 250 000 spectateurs assistent chaque année à ces courses, qui assurent l'activité économique de l'élevage taurin. Si on comptait une cinquantaine de manades (élevage de taureaux) dans les années 1970, ils sont 150 aujourd'hui. C'est toute la Camargue qui vit à travers ces courses, élevage de chevaux et de taureaux, entretien du delta du Rhône, aménagement de la biodiversité, qui concerne certes les espèces naturelles, mais aussi les traditions et les cultures humaines.

Au Pays Basque, dans le Languedoc, et aussi en Camargue ce sont les corridas qui sont à l'honneur. Là aussi, elles contribuent à façonner les paysages : élevages, arènes, fêtes de rue. Comme en Espagne, à Madrid, Valence et en Andalousie, où la corrida est pratiquée. Le fait que la corrida se retrouve dans la peinture, l'opéra, le cinéma, la littérature témoigne d'un ancrage culturel profond et d'un lien authentique entre ce sport et la culture des régions où elle est pratiquée. Un sport complexe où les picadors, les matadors, les banderilleros jouent chacun leur partie.

Évidemment, cet art est assez éloigné de l'idéologie vegan et du culte de la nature immuable promue par l'écologisme. Les attaques contre la corrida ne visent pas seulement une activité populaire qui unit l'ensemble des habitants des villes et des régions, elle cherche aussi à effacer la mort et la finitude de la vie. La corrida a ceci de commun avec la chasse que la finalité de l'action est de tuer. Comme la chasse, la corrida respecte la nature et les animaux, puisqu'il faut élever les taureaux, les connaître, les respecter. En s'en prenant à la corrida et à la chasse, l'idéologie naturaliste tente d'effacer cet élément naturel de l'homme qui est la mort, vécue et affrontée. Effectivement, on tue, parce que la mort fait partie intégrante de la vie, et le fait de tuer suppose de connaître son adversaire, que ce soit un taureau, un lièvre ou une bartavelle. Il y a un rapport direct entre la tentation d'interdire les sports où la mort est présente et l'impossibilité de beaucoup de penser la guerre. Le sport, comme la guerre, affirme son attachement à une terre (son club, sa ville), est constitué d'une équipe, suppose un entraînement, un effort, il implique de connaître et de respecter l'adversaire et le sportif sait qu'il ne gagne pas toujours. On peut mourir sur le Tour, dans l'arène ou au Mans (82 morts lors de l'accident de 1955), même si c'est heureusement rare. Le sport était autrefois la guerre pacifiée ou la guerre préparée. Mieux valait affronter les Anglais au rugby plutôt qu'à Castillon-la-Bataille. Se préparer au sport c'était se préparer à la guerre, raison pour laquelle l'athlétisme reprend les pratiques courantes du guerrier grec (course, javelot, lutte...). Désormais que l'on refuse de penser la guerre et encore moins l'ennemi, le sport se mue en vaste réunion socioculturelle ludique.

Les mutations du sport

Ajoutons à cela la haine de ce qui est populaire, c'est-à-dire de ce qui rattache et unit tous les habitants d'un pays, et l'on comprend l'omerta sur les 24 heures du Mans ou le Monte-Carlo et les attaques contre le Tour et la corrida. Pourtant, quoi de mieux pour pratiquer réellement le vivre-ensemble que de se retrouver dans une arène, autour d'une piste ou sur les bords de la route ?

Le sport nouveau est a-historique et a-géographique. Les clubs de football sont gangrenés par l'argent (pire peut-être que le dopage) avec des investisseurs et des joueurs qui n'ont que peu de liens avec le club où ils évoluent. Les clubs de foot sont les véritables firmes transnationales apatrides, bien plus que les entreprises internationales. À un sport géopolitique, on tente de substituer une activité zonale. Dans les villes, les espaces de travail et les espaces récréatifs étaient bien matérialisés, ne serait-ce que pour des raisons pratiques. Désormais, on n'a plus peur d'empêcher les personnes de travailler pour y faire passer des hordes de cyclistes ou de rollers qui bloquent la circulation et l'activité. On imagine une épreuve de pentathlon consistant à courir au milieu des open-spaces des bureaux de La Défense. La mort est effacée, le sport est interdit, le ludique s'impose. Mais la vie étant effort, abnégation, lutte, défaites et victoires, le vrai sport ne pourra que revenir, dans sa beauté, ses paysages et ses mémoires.